

Les laques du Japon

Véronique Cieslik

Le mot « laque » peut être employé au féminin ou au masculin. « La » laque est le matériau, un vernis utilisé en Asie depuis des temps immémoriaux pour recouvrir certains objets. Au masculin, le terme désigne l'objet laqué (selon le même raccourci qui nous fait dire, par exemple, « un bronze »). Le mot « laque » a parfois été employé de manière abusive pour désigner des vernis dont les propriétés n'ont rien en commun avec celles de la laque véritable, dont il est ici question. Cette dernière est obtenue à partir de la sève d'un arbre qui pousse en Extrême – Orient, le *Rhus vernicifera*. Appliquée en de nombreuses couches successives sur un objet, elle le recouvre d'un film brillant, imperméable et dur. Ses propriétés sont donc à la fois fonctionnelles et esthétiques.

L'usage de la laque était naturellement connu en Chine et en Corée, mais ce sont indubitablement les Japonais qui l'ont amené à son plus haut degré de perfection, faisant presque de l'art de la laque un art national. Les plus anciens objets laqués trouvés au Japon remontent à 4000 avant Jésus – Christ, et leur perfection technique laisse supposer un usage encore plus ancien. Dès cette époque reculée, le pouvoir imperméabilisant et isolant de la laque fut utilisé pour des objets rituels et domestiques, en particulier de la vaisselle.

Par la suite, l'art des laques se confond véritablement avec l'histoire du Japon, et ce grâce à la conjonction de trois facteurs : la présence de l'« arbre à laque » sur le sol nippon, des conditions climatiques idéales pour le séchage de la laque, enfin une organisation sociale propice à l'épanouissement d'un art de cour.

En effet les laques restèrent en majeure partie des objets de luxe, réservés à l'élite, en raison de la durée de leur réalisation, du coût élevé des matières premières, et de la nécessité de faire appel à une main-d'œuvre nombreuse et qualifiée.



Fig. 1 : Coupe à saké décorée de grues et de bambous, XIXe siècle. Laque rouge, or, noir et couleurs. Angers, musée Pincé

La manière de procéder traditionnelle nous est connue par les descriptions qu'en ont faites plusieurs voyageurs européens aux XVIIe et XVIIIe siècles ; elle est par exemple très bien expliquée dans le « Mémoire sur le vernis de la Chine » du Jésuite d'Incarville, paru en 1760.

La récolte de la sève brute du *Rhus vernicifera* a lieu trois fois par an, en été, aux mois de juin, juillet et septembre ; la récolte qui donnera la meilleure laque est celle de juillet, on l'utilisera pour les couches supérieures de l'objet à laquer. On recueille la sève en pratiquant de petites incisions horizontales le long du tronc. La laque brute est obtenue après un processus de décantation et de filtrage de cette sève. Sève et laque brute sont dangereuses pour les voies respiratoires, mais une fois sèche, la laque perd sa toxicité. Par ailleurs, elle

sèche beaucoup mieux dans un milieu chaud et très humide (l'été japonais est donc la saison idéale pour la travailler)¹.

Au Japon, des artisans spécialisés interviennent à leur tour pour chaque phase de la création d'un laque : réalisation d'une base, en bois le plus souvent, préparation du support, laquage, décor, finitions. Un soin méticuleux doit être apporté à chaque étape car la laque est un matériau exigeant qui n'autorise ni repentir, ni défaut. Le moindre grain de poussière ressort énormément sur la surface lisse de l'objet achevé, ce qui fait de la poussière le premier ennemi de l'artisan laqueur. Le plus grand soin doit être apporté à la préparation de la base : l'objet en bois est souvent renforcé par la pose d'un tissu et sa surface est uniformisée au moyen d'un apprêt. Cet apprêt, à base d'argile broyée, est posé en couches successives de plus en plus fines et soigneusement polies, jusqu'à l'obtention d'une surface parfaitement lisse. C'est seulement après ce long travail préparatoire, que peut commencer le laquage à proprement parler. Son principe est la pose de nombreuses couches successives de laque, dont chacune une fois sèche est poncée avant la pose de la suivante. Ces multiples couches confèrent au décor un effet de profondeur et de transparence inimitable.

Pour obtenir le fond du décor, on pose d'abord des couches de laque teintée, une quinzaine au minimum, puis le décor est réalisé ; pour finir, il est protégé par des couches de laque transparente dont la dernière est finement polie, jusqu'à l'obtention d'une surface idéalement douce et unie (on termine le polissage au coton, ou avec un chiffon très doux).

Si la grande majorité des laques produits au cours des siècles au Japon ont un fond noir ou rouge, c'est parce que ces pigments se mélangent particulièrement bien avec la laque ; mais les Japonais ont réalisé aussi des laques verts, et même quelques laques blancs qui n'ont pas eu de postérité car ils étaient de mauvaise qualité. Toutefois, ce qui constitue la gloire des laques japonais est l'utilisation de l'or dans le décor pour réaliser de véritables tableaux, selon la technique du *maki-e*, ou « peinture à l'or ». Cette technique a été mise au point dès le VIII^e siècle.

Auparavant, on utilisait déjà la laque pour protéger et décorer certains objets, en bois, mais aussi en céramique, métal, papier ou tissu. Avec l'apparition d'une société

hiérarchisée entre le IV^e et le VI^e siècle, la laque fut utilisée pour la réalisation d'équipements militaires et équestres (armures, selles, étriers)² et de cercueils.



Fig.2 : Selle à décor d'éventails, datée 1679. Paris, collection Hermès

Au milieu du VI^e siècle, après l'adoption du bouddhisme comme religion d'Etat, une technique importée de Chine permit la réalisation de grandes sculptures en laque. On réalisa d'abord des « laques secs creux », constitués d'une armature sur laquelle était drapé un tissu de chanvre recouvert, noyé pour ainsi dire, dans la laque. Cette technique permit d'obtenir des statues de grande taille extrêmement légères, aux drapés souples et réalistes. Mais comme elle nécessitait l'utilisation de grandes quantités de laque, elle fut rapidement remplacée par la technique du « laque sec plein », où le tissu est drapé sur une base en bois³.

¹ Aujourd'hui on utilise de préférence des vernis synthétiques, qui ont les mêmes propriétés que la laque végétale, sans ses inconvénients sur la santé des laqueurs.

² Lors de la Biennale des antiquaires à Paris, du 15 au 22 septembre 2010, la galerie Jean-Christophe Charbonnier, spécialisée dans les arts du Japon, exposait de magnifiques objets de ce genre. Le musée de l'Armée en conserve d'autres exemples, des armures entre autres, tandis que la collection Hermès à Paris (visible seulement sur rendez-vous) est riche notamment d'une magnifique collection de selles des XVII^e et XVIII^e siècles.

³ On trouve au musée Guimet des exemples de ces laques secs « creux » ou « pleins » d'inspiration bouddhique.

L'invention du *maki-e* au VIII^e siècle et la rupture des relations avec la Chine à la fin du IX^e, permirent au Japon de développer au cours des siècles suivants un art de la laque autochtone. La « peinture à l'or » fut déclinée en de multiples techniques permettant d'obtenir des effets variés : fond dense de paillettes d'or et d'argent (ce qu'on appelle en France le décor « aventurine », et au Japon le *nashiji*, c'est-à-dire « effet peau de poire ») ; minces carrés de feuilles d'or qui accrochent la lumière ; décors d'or en relief, en semi relief, ou plats ; fonds dégradés de poudre d'or... Ces techniques furent mises au service d'une inspiration poétique tirée des œuvres littéraires japonaises de l'époque. La nature inspira également beaucoup les artistes laqueurs : les paysages montagneux et aquatiques, les représentations d'oiseaux et de fleurs s'épanouirent en peinture d'or sur le fond noir des laques. Les effets de brume dans les sommets, ou de vapeur d'eau en suspension au – dessus d'un torrent, furent idéalement rendus par de légers poudrages d'or. Pour rendre la couleur on mit au point des techniques d'incrustation de nacre, corail et autres matériaux précieux.

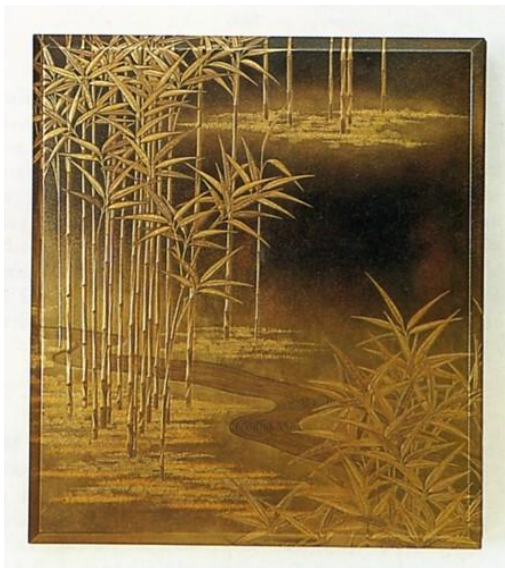


Fig. 3 : Couvercle d'une boîte décorée en *maki-e* ; début du XIX^e siècle.



Fig. 4 : Intérieur d'une boîte à documents ; seconde moitié du XVIII^e siècle. Paris, musée du Louvre, ancienne collection Thiers.

Du X^e au XVI^e siècle, l'art de la laque s'épanouit au Japon au service des grandes familles de l'aristocratie. Car il est certain que cet art resta un art de cour, réservé à l'élite, de par la préciosité des matériaux qui étaient mis en œuvre et le nombre d'artisans nécessaires à la réalisation des objets. Les *shogun* et les seigneurs employaient à leur service des familles de laqueurs, concentrées surtout dans la région de Kyoto, la capitale.

L'époque moderne

En 1542, des navigateurs portugais débarquèrent sur les côtes nippones : ce fut le premier contact du Japon avec l'Occident. Des relations commerciales s'instaurèrent, dans lesquelles le Portugal fut bientôt concurrencé par l'Espagne et les Pays-Bas. Ces derniers, qui surent rester à l'écart des querelles religieuses entre missionnaires, furent seuls autorisés, au côté des Chinois, à commercer avec le Japon après sa fermeture au reste du monde au milieu du XVII^e siècle.

Dès la deuxième moitié du XVI^e siècle, la beauté et l'originalité des laques japonais les firent apprécier des Occidentaux, qui passèrent commande auprès des artisans nippons pour la

réalisation d'objets aux formes européennes : lutrins, coffres à couvercle bombé, cabinets, chopes, etc. Dès lors, la production de laques se divisa en deux catégories, les objets destinés à l'exportation et ceux réalisés pour le marché intérieur (de meilleure qualité). Pour les laques d'exportation fut mis au point un décor spécifique de motifs végétaux et animaliers, en or et incrustations de nacre⁴. C'est ainsi que les collections publiques et privées européennes, portugaises notamment, recèlent de merveilleux objets laqués dont le décor fascina les Européens, autant que la porcelaine provenant des mêmes contrées lointaines⁵.

La VOC (Compagnie hollandaise des Indes orientales) joua évidemment un rôle de premier plan dans la diffusion de ces objets en Europe, puisque très vite elle fut seule à commercer avec le Japon. Le style *namban* cessa de plaire assez rapidement et les commandes se tarirent, mais parallèlement au commerce officiel de la compagnie, existait un commerce privé qui remit peu à peu les laques à la mode en Europe au XVII^e siècle. Leur décor devint progressivement plus pittoresque et plus naturaliste, se rapprochant de ce qui se faisait pour le marché intérieur japonais : paysages, oiseaux, fleurs en or sur fond noir... Les plus beaux témoignages de ce commerce sont les grands cabinets noir et or posés sur des piètements sculptés spécialement à leur intention en Occident ; on trouve de tels meubles principalement aux Pays-Bas, en France et en Angleterre. Ils sont assez peu nombreux car, en Europe comme au Japon, le laque resta un objet de luxe, que les marchands proposaient en peu d'exemplaires ; rares étaient les collectionneurs assez riches pour s'offrir de telles merveilles. Les porcelaines étaient en comparaison beaucoup plus rentables, et donc importées en bien plus grand nombre.



Fig. 6 : Paire de cabinets réalisés au Japon dans la seconde moitié du XVII^e siècle, posés sur des piètements en bois doré d'époque Régence. Paris, galerie Aveline



Fig. 5 : Lutrin en laque *namban* (laque noire, or, nacre) : un objet occidental au décor japonais. Fin du XVI^e ou début du XVII^e siècle. Paris, musée Cernuschi

⁴ Ce décor fut nommé *namban*, c'est-à-dire « des barbares du sud », ainsi que les Japonais appelaient les Européens.

⁵ Pour ce qui est des collections publiques françaises, voir le catalogue de l'exposition *L'or du Japon* (cf. bibliographie).

Au XVIII^e siècle, ce goût des laques devint en Europe une véritable mode chez les collectionneurs. Les laques chinois continuaient à arriver, mais le commerce des laques japonais se tarit : la VOC cessa d'en importer en 1693. Dès lors, les laques japonais importés au XVII^e siècle furent plus que jamais recherchés et achetés au prix fort.

Pour répondre à cette vogue, certains ébénistes parisiens prélevèrent sur d'anciens cabinets ou paravents des panneaux dont ils ornèrent leurs créations, commodes, encoignures ou bureaux. De grands noms du meuble français du XVIII^e siècle, tels Bernard II Vanrisamburgh (B.V.R.B.) ou Jacques Dubois, se firent une spécialité de ce mobilier « laqué ». Les panneaux étaient découpés sur les meubles d'origine, divisés en deux dans le sens de l'épaisseur⁶, amincis, éventuellement cintrés pour s'adapter au bâti du meuble (dans le cas d'une commode bombée, par exemple) et collés. L'ensemble du décor était unifié par les bronzes dorés et un vernis imitant la laque, tel le fameux vernis des frères Martin. Ce vernis Martin permit d'ailleurs de réaliser de nombreux meubles ayant plus ou moins l'aspect des laques, de toutes les couleurs, et plus abordables que les meubles décorés de vraie laque du Japon. Ces derniers comptaient parmi les meubles les plus chers. Madame de Pompadour et Marie-Antoinette comptèrent parmi les amateurs et grands collectionneurs d'objets en laque ; elles se fournissaient auprès des marchands merciers et lors des ventes de collections privées. A l'instar des porcelaines, des aiguières, des flacons, des coupes en laque furent montés en bronze doré et ornèrent de riches intérieurs.

Parallèlement, au Japon, l'art de la laque connaissait une nouvelle expansion. Durant l'époque d'Edo (1615-1868), en raison de la nouvelle organisation de la vie de cour et du transfert de la capitale à Edo (actuelle Tokyo), l'art de la laque se diffusa dans tout le pays. Kyoto et Nagasaki fournissaient les laques d'exportation, tandis que chaque centre était spécialisé dans la production d'un type d'objet destiné au marché intérieur. Certains ateliers réalisaient des pièces utilitaires, de la vaisselle principalement ; d'autres, les meilleurs, étaient au service des grandes familles de l'aristocratie et travaillaient exclusivement pour elles à la réalisation de pièces exceptionnelles. L'usage des objets en laque était régi par des lois somptuaires et extrêmement codifié. Seules les élites pouvaient posséder de très belles pièces, qui étaient davantage des objets de prestige que d'usage. Parmi ces pièces somptuaires, citons celles qui composaient les trousseaux de mariage. Leur réalisation demandait parfois dix années de travail à l'atelier qui s'en voyait confier la commande. Les princesses des grandes familles faisaient, à l'occasion de leur mariage, le voyage jusqu'à la capitale shogunale, accompagnées d'un cortège qui leur donnait l'occasion de déployer leur somptueux trousseau. Il comportait de nombreux coffres, remplis de multiples objets (parfois plusieurs centaines) pour tous les usages : jeux de société, nécessaires à encens, cabinets de toilette, nécessaires à écrire, étagères à livres, porte vêtements, vaisselle, nécessaires à fumer... tous objets plus richement décorés les uns que les autres, et répondant chacun à un usage très précis. En réalité ils n'étaient que peu, voire pas utilisés, étant plutôt conçus pour être des objets d'apparat.



Fig. 7 : Boîte ronde de la fin du XVII^e siècle, montée en bronze doré au XVIII^e siècle, ayant peut-être appartenu à la marquise de Pompadour. Paris, musée du Louvre

⁶ Les cabinets japonais étant le plus souvent laqués des deux côtés, avec un décor plus riche à l'extérieur, les ébénistes récupéraient ainsi les deux faces décorées.

Plus « démocratique », l'*inro* (petite boîte à pilules) était porté à la ceinture par les bourgeois élégants et fut un support privilégié de la verve créatrice des artisans laqueurs. Des milliers de ces charmants petits objets sont aujourd'hui visibles dans les musées et passent chaque année en ventes publiques, car leur succès ne s'est jamais démenti ; même après la fin du système traditionnel au Japon, ils continuèrent à être produits pour le marché occidental.

En France, la Révolution dispersa les collections de laques réunies au XVIII^e siècle. Beaucoup d'objets furent vendus à l'étranger ; les laques de Marie-Antoinette, par miracle épargnés, entrèrent au musée du Louvre. Tout au long du XIX^e siècle, de nouvelles collections privées se formèrent, tandis que d'autres objets enrichissaient le Musée de la Marine puis le Musée Guimet. Comme le Japon était toujours fermé au reste du monde, ses laques étaient attribués aux pays orientaux les plus divers, Chine, Inde, etc. Aujourd'hui, on réattribue peu à peu ces objets et l'on prend ainsi conscience de l'étendue et de la richesse de la production japonaise⁷.

Après un premier traité franco-japonais en 1858 et la participation du Japon à l'Exposition Universelle de Paris en 1867, la chute du système féodal et le début de l'ère Meiji en 1868 entérinèrent l'ouverture du Japon au monde extérieur. L'art des laques fut un des métiers d'art les plus touchés, puisque son mode d'organisation dépendait principalement de l'aristocratie. Les laques d'exportation continuèrent à affluer en Occident, mais de nombreux objets anciens de très belle qualité, appartenant jadis aux grandes familles, se retrouvèrent aussi sur le marché européen. Ce fut une aubaine pour les collectionneurs (les frères Goncourt notamment) ; des boutiques d'objets japonais s'ouvrirent, et ce fut la vogue du « japonisme ». En France, l'art japonais influença à la fin du XIX^e siècle des domaines très variés de la création artistique, du verre au mobilier en passant par la peinture, contribuant à la naissance de l'Art Nouveau. Mais les artistes s'intéressèrent surtout aux motifs, sans chercher à percer le secret de techniques aussi spécifiquement nippones que l'art des laques. Cette technique restait toujours à peu près inconnue des Européens ; on se contentait de restaurer tant bien que mal les laques anciens.

Sur le plan technique, la véritable rencontre entre savoir-faire japonais et artistes européens se fit dans les années 1910 et aboutit à la réalisation des chefs-d'œuvre de l'Art Déco.

Le laqueur japonais Sougawara, arrivé en France en 1900 pour restaurer les laques envoyés par son pays à l'Exposition Universelle, s'était installé à Paris. C'est lui qui transmet les secrets de l'art de la laque à deux des plus grands artistes décorateurs du XX^e siècle, Jean Dunand et Eileen Gray. Ces deux artistes, d'origine suisse pour l'un, irlandaise pour l'autre, arrivés tous deux à Paris au début du siècle, trouvèrent dans la laque le médium idéal pour traduire leur inspiration créatrice. Eileen Gray réalisa des meubles épurés au décor de plus en plus abstrait, tout en menant des recherches techniques très poussées qui lui permirent, entre



Fig. 8 : Nécessaire à pique-nique en laque rouge eu nacre de couleur, vers 1858. La Rochelle, musée d'Orbigny-Bernon

⁷ La récente exposition « L'or du Japon » témoigne de ces avancées. Elle a été organisée suite à la redécouverte d'un cabinet de style *namban* en 2005, dans les réserves du musée de Brou, cabinet qui était jusqu'alors identifié comme un « coffre indien ».

autre, de créer des laques bleues (couleur que personne jusque là n'avait réussi à obtenir en laque). Jean Dunand se passionna pour la laque et lui consacra la plus grande partie de sa vie ; il l'utilisa pour réaliser des décors entiers, d'un luxe inouï, pour les paquebots « Atlantique » et « Normandie » notamment. Tous deux employèrent dans leurs ateliers des laqueurs nippons ; par leur intermédiaire, l'Art Déco influença, à son tour, la création japonaise.

De nos jours, l'art de la laque est toujours vivant : il est enseigné dans certaines écoles d'art, aussi bien au Japon qu'en France, et certains artisans se sont fait une renommée dans cet art, tels Luis Ansa, qui travaille la laque depuis plus de cinquante ans dans son atelier du Faubourg Saint Antoine.

Où voir des laques du Japon en France ?

Il convient bien entendu d'aller tout d'abord au Musée national des arts asiatiques-Guimet, (6 place d'Iéna, Paris 16^e ; ouvert tous les jours sauf le mardi, de 10h à 18h) ; il possède une annexe, le musée d'Ennery (59 avenue Foch, Paris 16^e), qui présente une riche collection privée du XIX^e siècle, mais qui est actuellement fermé pour travaux.

La plupart des musées français, que ce soit à Paris ou en province, possèdent des laques du Japon, comme l'a montré la fameuse exposition *L'or du Japon* abondamment citée dans cet article. On peut mentionner, au Louvre, la collection Thiers qui est exposée dans les premières pièces des appartements Napoléon III ; les laques de Marie-Antoinette sont conservés à Versailles, dans les petits appartements (visite avec un conférencier), au Louvre, et au Musée Guimet.

Bibliographie sommaire

L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises, sous la direction de Geneviève Lacambre. Catalogue de l'exposition présentée au monastère royal de Brou à Bourg-en-Bresse du 2 mai au 25 juillet 2010, et au musée des Beaux-Arts d'Arras du 28 août au 21 novembre 2010. IAC éditions d'art, 2010.

L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises. Hors-série n° 51 de *L'Estampille-L'objet d'art*, 2010.

Japan export lacquer : reflection of the west in black and gold makie. Catalogue de l'exposition présentée au musée national de Kyoto du 18 octobre au 7 décembre 2008, et au musée d'art de Suntory du 23 décembre 2008 au 26 janvier 2009. Osaka, éditions Yomiuri Shimbun, 2008.

Les laques du Japon ; Christine Shimizu. Paris, Flammarion, 1988.

Le meuble français en laque au XVIII^e siècle ; Thibaut Wolvesperges. Paris, éditions de l'Amateur, Bruxelles, éditions Racine, 2000.

Les laques du Japon. Collection de Marie-Antoinette. Catalogue de l'exposition présentée au musée national des châteaux de Versailles et Trianon du 15 octobre 2001 au 7 janvier 2002. Paris, RMN, 2001.

Crédits photographiques

Fig. 1 : Image reproduite de *L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises*, catalogue de l'exposition de Bourg-en-Bresse et Arras (cf. bibliographie). N° 3 du catalogue.

Fig. 2 : Image reproduite de *L'exotisme dans l'art européen*, catalogue de l'exposition présentée à la galerie Aveline à Paris, du 15 septembre au 16 octobre 2010.

Fig. 3 : Image reproduite de *L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises*, catalogue de l'exposition de Bourg-en-Bresse et Arras (cf. bibliographie). N° 69 du catalogue.

Fig. 4 : Image reproduite de *L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises*, catalogue de l'exposition de Bourg-en-Bresse et Arras (cf. bibliographie). N° 110 du catalogue.

Fig. 5 : Image reproduite de *L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises*, catalogue de l'exposition de Bourg-en-Bresse et Arras (cf. bibliographie). N° 165 du catalogue.

Fig. 6 : Image reproduite de *L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises*, hors-série n° 51 de *L'Estampille-L'objet d'art*, p. 25.

Fig. 7 : Objet vendu chez Sotheby's Londres, 17-18 juin 1987 ; image reproduite du catalogue de la vente, p. 87 (n° 341).

Fig. 8 : Image reproduite de *L'or du Japon. Laques anciens des collections publiques françaises*, catalogue de l'exposition de Bourg-en-Bresse et Arras. N° 112 du catalogue.

Véronique Cieslik est diplômée de l'école du Louvre